

Monique Mombert Université Marc Bloch Strasbourg
MISHA CIR 35 JE 14/12/06

Wilhelm Scherer et les débuts de la germanistique à Strasbourg

Pour permettre aux disciplines universitaires de remplir leur programme scientifique et la fonction politique qui les sous-tendait dans le nouveau Reich, il fallait une politique documentaire ambitieuse. Or les dons à la nouvelle bibliothèque étaient orientés vers l'Antiquité et les philologies classiques, anciennes, sémitiques, orientales, et la littérature médiévale. La littérature moderne, jusqu'au tournant du XVIII^e au XIX^e siècle, était moins représentée. C'est là que Wilhelm Scherer, du fait de la conception de sa philologie allemande et de l'orientation de ses propres travaux, a pu jouer un rôle dans l'espace culturel du livre à Strasbourg.

Wilhelm Scherer (1841 -1886) n'a passé à Strasbourg que 4 ans, du semestre d'hiver 1872/73 au semestre d'hiver 1877. Cela suffit, d'une part à faire de lui le fondateur des études allemandes à Strasbourg, d'autre part, à faire de Strasbourg un des lieux de naissance de la germanistique allemande moderne. Du fait du prestige du « modèle allemand », et par un processus de transfert culturel, l'influence de Scherer s'étend à la constitution des études allemandes et à l'évolution de la philologie allemande à l'étranger.

La fonction assignée aux études germaniques, dans les débuts de l'université allemande de Strasbourg, (Kaiser-Wilhelms-Universität, KWU), sur la constitution de l'espace culturel allemand dans le Reichsland paraît aller de soi ; il faut pourtant préciser que cette fonction était double. Il s'agissait à la fois de restituer à la population de l'ensemble spatial et culturel nouveau, désigné comme « Elsass-Lothringen », ses racines allemandes, une opération à laquelle la philologie allemande devait contribuer par la collecte, l'étude et la diffusion de contes et de légendes, de traditions ancestrales, évidemment allemandes, conservées dans la langue ou le folklore, à côté d'autres disciplines, dites en allemand « gesinnungsstiftend », à contenu idéologique, comme l'histoire et la théologie protestante ; et il s'agissait conjointement d'établir un lien indissoluble entre la population autochtone et la modernité allemande, dans laquelle les anciens/nouveaux Allemands qu'étaient les « Alsaciens-Lorrains » devaient imaginer leur avenir, et donc construire leur identité allemande. Comme il était prévisible que les premières cohortes d'étudiants seraient originaires du Reich, une des tâches des professeurs de la première période était d'attirer la population autochtone par des manifestations culturelles diverses. Si elles semblaient plus que les sciences ou le droit

convenir à cette mission patriotique, les disciplines regroupées au sein de la faculté de philosophie parurent pourtant sous-estimées au moment de la constitution du corps enseignant. En effet, selon John E. Craig (*Scholarship and Nation Building. The Universities of Strasbourg and Alsatian Society 1870-1939*) l'exigence de qualité qui présida au choix des sciences culturelles marqua le pas quand il s'agit de recruter les spécialistes de ces disciplines ; Craig cite l'exemple de la chaire d'histoire, qui fut attribuée à un professeur de lycée, Ernst Laas, alors que Heinrich von Treitschke était sur les rangs...

Wilhelm Scherer faisait partie des jeunes professeurs dont les autorités attendaient beaucoup, qui surent affirmer leur autorité scientifique au cours de la séjour strasbourgeois. La mission que l'Etat allemand (en fait, pour être précis, la chancellerie) confiait à Wilhelm Scherer en le recrutant pour la KWU correspondait parfaitement aux choix idéologiques et politiques de cet Autrichien, qui après ses études à Vienne avait passé 4 semestres à Berlin, où il avait rencontré Jacob Grimm, et suivi l'enseignement entre autres, de Franz Bopp, de Moritz Haupt, de Karl Müllenhoff et de Leopold von Ranke. C'est dire si sa formation philologique et historique répondait aux plus hautes exigences de la philologie historique allemande. Il enseignait depuis 1864 à l'université de Vienne, mais n'avait de cesse de critiquer l'Autriche et les Autrichiens, leur opposant l'exemple prussien, à la fois comme modèle d'organisation gouvernementale, de rigueur scientifique, et comme projet culturel susceptible de rassembler la nation allemande. La défaite autrichienne à Sadowa (Königgrätz) en 1866 ne le surprend ni ne le chagrine, et comme il fait connaître sa position publiquement par tous les moyens, de journaux en conférences, il est connu pour être un traître à Vienne mais pour un Prussien de confiance à Berlin, si bien que sa nationalité autrichienne ne sera pas un obstacle à son recrutement pour Strasbourg. Bien que catholique, il est politiquement proche des nationaux-libéraux, les alliés de Bismarck dans les premières années du Reich, et instigateurs du Kulturkampf. Faut-il voir un hasard dans le fait qu'il ait en outre rédigé à temps pour la publier en 1871, en collaboration avec un collègue autrichien, Ottokar Lorentz, une *Geschichte des Elsass von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart. Bilder aus dem politischen und geistigen Leben der deutschen Westmark*, qui apporte sa pierre à la théorie de l'Alsace-Lorraine allemande, débat mené comme on le sait de longue date, qui culmine en 1870 dans la polémique entre Theodor Mommsen et Fustel de Coulanges.

Avant que le traité de Francfort ne scelle le sort de l'Alsace et de la Lorraine germanophone, il était établi dans certains milieux allemands et particulièrement prussiens, qu'une université allemande devait être créée à Strasbourg, et qu'elle serait un centre qui rayonnerait dans plusieurs espaces : l'espace immédiat, celui de l'Alsace-Lorraine, à (re) germaniser ; un

espace plus large, celui des états du Sud, dont le ralliement à l'idée de Reich 'kleindeutsch' sous la direction de la Prusse était récent ; et enfin dans l'espace du Reich, troisième espace englobant les autres, qui devait intégrer une périphérie tant spatiale que culturelle, à l'est et à l'ouest, constituée de régions en partie catholiques, en partie allophones, qui représentait une menace pour le modèle intégrateur que la Prusse cherchait à imposer à l'ensemble.

Si le séjour de Scherer à Strasbourg a marqué durablement les études germaniques, cela s'explique par plusieurs facteurs, qui se rejoignent dans ce moment clé des débuts du nouveau Reich : la création d'un Etat national relayant la nation imaginaire qu'était la 'Kulturnation', la volonté des milieux dirigeants du Reich et des partis qui les soutiennent de miser sur une intégration culturelle de la population du Reichsland supposée redécouvrir ses racines, et les remous internes à la philologie allemande, avec l'émergence de l'histoire littéraire, qui s'affranchit de la philologie.

Pour étudier l'action de Scheler dans cette configuration, nous évoquerons d'abord brièvement son rôle dans l'évolution de la philologie allemande, avant de montrer à partir de quelques exemples dans le domaine de l'imprimé sa contribution à la constitution de l'espace intellectuel allemand dans le Reichsland, pour finir par le séminaire de philologie allemande de la KWU.

I.

L'évolution de la philologie dans les décennies qui précèdent 1870 et à la fin du siècle présente deux mouvements : une réunion suivie d'un scission.

La philologie allemande constituée au cours du XIXe siècle adopte les cadres scientifiques, les catégories et les méthodes de la philologie classique, et va souvent de pair avec celle-ci. Son objet est la préhistoire et l'histoire ancienne et médiévale de la langue et de la culture allemandes, jusque vers 1600, ainsi que l'histoire littéraire, 'deutsche Literaturgeschichte', qui après des débuts autonomes dans d'autres ensembles, était, depuis les années 1840, intégrée à la philologie.

En 1831, la philologie allemande devint matière d'examen pour les candidats à l'enseignement secondaire, en Prusse et dans le royaume de Hanovre. La rencontre entre la constitution de la matrice disciplinaire et cette évolution dans les conditions d'accès au métier d'enseignant de lycée provoqua une inflexion de la philologie universitaire. Dans les années 1860, les jurys de l'enseignement secondaire (Prüfungskommission), jusque-là tenus exclusivement par les philologues « classiques » qui étaient les seuls garants de la 'Bildung' des futurs enseignants de lycée, s'ouvrirent aux professeurs de philologie allemande. De façon

concomitante, les Etats concernés décrétèrent de nouveaux règlements d'examen, qui imposaient un canon de connaissances en philologie allemande. Il s'agit là d'une petite révolution, qui suscita de vives polémiques, et qui entraîna des conséquences sur le modèle culturel de la 'Bildung', tel qu'il était représenté par l'université allemande ; en effet, ces spécialisations que sont « néo-philologies », la philologie allemande, la romanistique, etc., mettaient à mal l'unité du savoir, identifié à la culture classique. Si la spécialisation était admise pour l'enseignement donné dans les « Realschulen », la seule idée qu'un enseignant puisse se consacrer uniquement à l'allemand au lycée faisait frémir certains tenants de la culture classique après 1870. Il suffit de se rappeler la condamnation par Nietzsche de la pédagogie moderne de son temps dans les conférences prononcées à Bâle en 1872, publiées ensuite sous le titre *Über die Zukunft unserer Bildungsanstalten*, pour mesurer combien le modèle de la culture classique était loin de rendre les armes.

De science auxiliaire, la philologie passait au statut de discipline enseignée à titre principal dans les universités aux futurs enseignants d'allemand. Dès lors, la question se posait des contenus, mais également des méthodes et de la politique documentaire des bibliothèques universitaires. Si la reconstitution des textes dans leur histoire, et l'interprétation philologique de textes anciens, constituent toujours le fondement scientifique de la germanistique, la formation des enseignants combine désormais « Sprache und Literatur », et la dimension littéraire va s'annexer des terrains voisins, englobant la dimension esthétique, l'histoire des idées qui sous-tendent l'œuvre, l'histoire générale pour en comprendre le contexte, le tout dans un mouvement qui se comprend comme de l'histoire culturelle. Le lieu où se fera cette formation est le séminaire, nous y reviendrons.

Ce tournant était loin de faire l'unanimité. Il se produisit au sein de la philologie une scission, une sorte de guerre des Anciens et des Modernes, dont le paradigme est représenté par le couple que forme Scherer et son maître berlinois Karl Müllenhoff. Les uns prônent l'unité de la philologie, et la suprématie de la méthode philologique, les autres, l'autonomie de l'histoire littéraire par rapport à la philologie et son droit à développer les outils d'analyse qui conviennent à ses objets. Jusqu'à sa mort en 1884, Müllenhoff débat avec son élève, qui viendra en 1877 le rejoindre à Berlin, sur les contours, les objectifs et le programme scientifique de la philologie. Il critiquera âprement Scherer d'intégrer Goethe dans son enseignement à Strasbourg, et pour éviter qu'il y soit question de littérature moderne et couper court à ce qu'il considérait comme une dénaturation de la discipline, il arrêtera jusqu'à sa mort toute tentative de créer un séminaire de germanistique à Berlin.

L'évolution se poursuit cependant, dans le sens de la spécialisation. Si les tenants d'une philologie unique, représentant l'ensemble de la germanistique, défendaient le principe que les deux sous-disciplines, la philologie et l'histoire littéraire, devaient être enseignées par le même professeur, une différenciation s'instaure peu à peu, et la révolution est gagnée par les modernistes quand ils obtiennent la création de chaires de 'Literaturgeschichte', ou de 'neuere Literaturgeschichte', en parallèle avec une chaire de philologie, ce qui revient à faire de l'histoire littéraire une discipline autonome.

Après ce détour par l'histoire de la philologie, recentrons maintenant notre propos sur l'université impériale de Strasbourg. La querelle au sein de la philologie, qui n'est qu'un élément de la crise du savoir qui caractérise le dernier tiers du XIX siècle en Allemagne, est à l'arrière-plan de l'installation de la germanistique à la KWU. L'université impériale, dont la création remonte au décret de l'empereur du 28 avril 1872, doit, selon la volonté de ses promoteurs, représenter les tendances les plus modernes de la science allemande. Pour instaurer une germanistique moderne, dans laquelle l'histoire littéraire obtiendrait une reconnaissance équivalente à celle de la philologie, Scherer aurait voulu que sa chaire soit profilée en histoire littéraire, et qu'un autre germaniste soit recruté pour la philologie. Cette manœuvre ne réussit que partiellement à Strasbourg : Scherer obtint certes d'être secondé, ce qui lui permit de créer de nouveaux enseignements selon ses vues, mais sa chaire était généraliste ; il n'obtint satisfaction qu'à Berlin en 1877, où fut créée pour lui la chaire d'histoire littéraire moderne, 'Neuere deutsche Literaturgeschichte'.

Comment se justifie la réputation de modernité de la germanistique strasbourgeoise sous la conduite de Scherer ? Il chercha à la fois à rester dans la tradition de la philologie allemande, comme en témoigne sa participation active et constante à de nombreuses publications de philologie, comme la revue *Zeitschrift für deutsches Alterthum und deutsche Litteratur*, qu'il publia de 1876 à 1886, en collaboration avec d'autres philologues. En même temps, il fit prendre à la philologie un tournant vers l'esthétique, mais aussi vers la psychologie, tout en intégrant les nouveaux courants des sciences historiques, et ce tournant suscite forcément un autre mode de communication écrite. En outre, il est le co-fondateur d'une publication strasbourgeoise éditée par Trübner, une collection destinée à faire connaître des travaux d'étudiants ou de professeurs, qu'il dirige en collaboration avec l'angliciste Bernhard ten Brink, *Quellen und Forschungen zur Sprach- und Culturgeschichte der germanischen Völker*. Au total, c'est dans trois domaines que Scherer, du fait de ses choix épistémologique, agit dans l'espace culturel : celui de la philologie allemande classique, celui d'une approche herméneutique de l'histoire littéraire, et celui de productions universitaires diverses, ayant

pour point commun d'être issues de l'université de Strasbourg. Ces domaines convergent tous vers la construction d'un espace allemand, dont le centre est Berlin, même si, parfois, l'Alsace paraît être au premier plan.

II.

C'est par sa conception du champ littéraire et des modes de diffusion de la réflexion scientifique que Scherer opère une rupture radicale avec la tradition de la philologie allemande. Pour remplir de façon efficace la mission nationale et sociale qu'il estime être celle du savant, celui-ci doit, selon Scherer, sortir de sa tour d'ivoire et entrer dans l'espace public. Il considère que les travaux issus de la philologie allemande, du moins certains d'entre eux, doivent être communiqués au public cultivé qui constitue le 'Bildungsbürgertum, et donc à un cercle nettement plus large que celui des seuls érudits. Scherer défend de façon quasi militante, dans sa correspondance et dans ses travaux et articles, le point de vue selon lequel, pour intéresser ce public, le savant se doit d'écrire de façon lisible, et même agréable, ce qui contrevient totalement à la déontologie du savant philologue, qui refuse toute concession au style. Il faut encore choisir les supports de diffusion adéquats pour être lu : Scherer prêche par l'exemple en publiant dans la presse, (*Grenzboten, Im neuen Reich*, etc.). Enfin, c'est la littérature qui intéresse le public, plus que les travaux savants sur l'étymologie ou les éditions de textes anciens avec toutes leurs variantes. Depuis la littérature médiévale jusqu'à celle de l'époque contemporaine, et dans tous ses aspects, aussi bien poésie, que théâtre ou essais sur des sujets d'actualité, tout ce qui s'écrit en allemand intéresse le germaniste Scherer, même les auteurs de second rang. Il élargit ainsi à l'infini son espace de compétence, et l'espace culturel allemand qu'il a pour ambition de constituer, à partir de la germanistique.

Renonçant au dogme sacro-saint pour les philologues comme pour les historiens, de l'administration de la preuve, et à l'établissement d'une « vérité » qui entraînait le souci du détail, il objecte que le philologue, qui ne dispose ni d'un microscope ni d'un scalpel, ne peut recourir qu'à son intuition, à son empathie, à ce qu'il appelle « assimilierende Analyse », qui fait appel à la sensibilité de l'analyste au même titre qu'aux fondements théoriques de sa discipline. Le rapprochement avec l'histoire littéraire en tant que 'Geisteswissenschaft', telle que Wilhelm Dilthey la définira en 1906 dans *Das Erlebnis und die Dichtung*, s'impose.

Les outils de Scherer sont l'induction, l'hypothèse, l'analogie ; au grand scandale de certains de ses collègues, il va jusqu'à faire l'éloge de l'erreur, dont il défend la valeur heuristique. C'est le processus même de l'écriture, la genèse de l'œuvre dans l'esprit de l'auteur, que

Scherer veut reconstituer, ce qui fait appel à la psychologie du sujet, mais aussi — et c'est paradoxalement ce qui valut à Scherer d'être taxé de positivisme par les générations suivantes de germanistes — à des notions qui permettent de saisir les conditions externes de la création littéraire, telle que le « milieu ». Appliquée à Goethe, cette approche a pour effet de produire une nouvelle critique goethéenne, qui ne cherche plus à reconstituer les détails de la vie (ce que l'école Schelerienne dénonce comme « Goetheklatsch ») ni les variantes de l'œuvre, mais de comprendre le « génie en action ». La méthode de Scherer concilie la démarche herméneutique avec la tradition philologique en ce qu'elle remonte à la genèse de l'œuvre, mais — et c'est en cela qu'elle est novatrice — elle prête à l'analyste un rôle de participant à l'œuvre (ce qui est désigné en allemand par la notion de 'Kongenialität').

Pour illustrer la façon dont Scherer a mis en œuvre ses conceptions, nous ne ferons pas appel aux grands travaux de Scherer sur Goethe, ni à ses ouvrages les plus connus, sa biographie de Jacob Grimm ou sa *Poetik*, mais à des objets plus modestes, limités à l'espace alsacien.

En premier lieu, nous étudierons en quoi les articles que Scherer a consacrés à Louis (Ludwig) Spach contribuent à la construction de l'espace culturel allemand que Scherer se donnait pour mission de contribuer à construire. Louis Spach (1800-1879) était archiviste départemental du Bas Rhin depuis 1839, et présidait la Société pour la conservation des Monuments historiques fondée en 1855, qui avait été, selon l'historien de l'Alsace François Igersheim, dans son ouvrage *L'Alsace et ses historiens 1680-1914*, « avant l'annexion l'institution majeure de la recherche et de la sociabilité historiques en Alsace », et à ce titre, un acteur majeur de l'espace culturel. Chargée de la conservation et de l'étude des monuments de pierre, cette société a un impact bien plus large : c'est en elle que se reconnaissaient « ceux qui pratiquent le culte du passé alsacien » (F. Igersheim). Après l'annexion, la Société perd une partie de ses membres, qui passent les Vosges, tandis que ceux qui restent, donc Spach, se prononcent pour l'admission, au sein de la société, des professeurs allemands de la nouvelle université.

Spach était l'auteur de romans, de travaux archivistiques comme l'Inventaire sommaire de Archives départementales antérieures à 1870, d'ouvrages de critique littéraire, et d'un ouvrage sur la culture alsacienne. Il publia en 1877, en allemand, sous le titre *Fragmentarische Erinnerungen*, ses ressentiments contre le ministère français de l'Intérieur, à qui il devait pourtant son poste d'archiviste. Il fut, comme le signale son biographe dans le *Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne* (NDBA), couvert de distinctions par les autorités allemandes, et Scherer, pour sa part, souligne que « Herr Spach hat so entschieden und rückhaltlos Partei genommen, wie nur wenige seiner Landsleute ».

Scherer écrivit sur les livres de Spach plusieurs articles qui ne sont pas à proprement parler des comptes rendus critiques, mais plutôt des essais, destinés non pas à dire au lecteur ce qu'il doit penser d'un livre, mais lui donner envie de le lire : « Doch ich will die vorliegenden Essays weder bekämpfen noch ihren Inhalt wiedergeben : ich möchte sie vielmehr dem Leser in die Hand geben ».

Trois articles sur Spach seront analysés. Ces articles ont été publiés, le premier par Scherer lui-même en 1874, dans un volume qui regroupe des textes divers sous le titre *Vorträge und Aufsätze zur Geschichte des geistigen Lebens in Deutschland und Österreich*. Il s'agit d'un article sur le livre *Moderne Culturzustände*, édité chez Trübner à Strasbourg en 1873, en 2 volumes. Les deux suivants figurent dans le volume *Kleine Schriften zur neueren Litteratur, Kunst und Zeitgeschichte*, édité en 1893 par le successeur de Scherer à Strasbourg puis à Berlin, Erich Schmidt : un article publié en 1876 dans la *Neue Rundschau*, au sujet d'un livre de Ludwig Spach édité la même année par Trübner à Strasbourg, *Dramatische Bilder aus Straßburgs Vergangenheit* ; et un article publié en 1877 dans la *Neue freie Presse* de Vienne sur un livre paru chez Trübner en 1877, *Zur Geschichte der modernen französischen Literatur*.

L'article de 1877, alors que Scherer est sur le point de quitter Strasbourg, donne quelques indications sur ce qu'était son environnement intellectuel et social à Strasbourg. Les premières lignes donnent le ton : « Als ich im Herbst 1872 von Wien nach Straßburg übersiedelte, machte ich eine unerwartete Erfahrung. Ich hatte gehofft, in der früheren Hauptstadt des niederrheinischen Départements die Traditionen französischer Bildung lebendig zu finden. [...] Meine Hoffnung hat sich in gewissem Sinne erfüllt ; aber nicht gerade so, wie ich es dachte. Die Straßburger Kreise, welche das geistige Leben der französischen Hauptstadt in ihrer Provinz mitlebten und sich in dauerndem Contact mit den litterarischen Moden von Paris erhielten, sind entweder verschwunden oder den eingewanderten Deutschen verschlossen. Ich konnte mich eher in eine deutsche Stadt und unter deutsche Bürger des siebzehnten Jahrhunderts verpflanzt glauben, als in ein Klein-Paris. » Ce regard assez ironique sur le côté provincial et un peu désuet de Strasbourg et de l'Alsace caractérise plusieurs textes de Scherer, qui n'hésite pas à ironiser sur le français barbare des Alsaciens (alors qu'il avoue son incompetence en français), et sur leur allemand, qui lui rappelle les délices des études dialectales. Un seul homme a représenté pour lui tout le contact manquant avec la culture française, c'est Louis Spach. Scherer utilise pour expliquer le choix allemand de Spach la notion de « geistige Heimat », dont le pivot est l'admiration

pour Schiller et Goethe, auprès de qui l'Alsacien retourne, comme à une patrie de l'âme, pour fuir les tumultes de la vie politique et sociale française.

L'écriture essayistique de Scherer dans cet article comme dans les autres sur Spach est représentative de sa conception de l'histoire littéraire à usage public, qui se rapproche de celle de la 'Kulturgeschichte' : au récit biographique il mêle des impressions personnelles et des considérations historiques, intégrées dans le commentaire esthétique, qui passe au second plan, au profit d'une sorte de « promenade culturelle ».

La fonction de ces articles sur Spach dans la construction de l'identité allemande du Reichsland est claire : présentant Spach comme un médiateur, « ein Vermittler », il se sert de lui comme truchement pour proposer le modèle culturel auquel Spach s'est rallié : cet homme de qualité, que tout portait à rester dans la culture française qu'il connaissait parfaitement, retourne dans son « Traumparadies » au voisinage de la littérature classique allemande, qui est par son universalité le meilleur outil de propagande. L'espace culturel ainsi défini comme « patrie du cœur » par Scherer n'est pas pour autant virtuel ; à l'intégration territoriale, écrit-il, fait suite l'intégration intérieure, qui est par nature de longue haleine : « Der äusseren Wiedergewinnung folgt die langwierige innere. [...] Zwei Elemente, auf denen die allmähliche Einordnung der Elsässer ins deutsche Leben vorzugsweise beruht, bedürfen fortgesetzter ermunternder Sympathie von Seiten des übrigen Deutschlands : die ins Elsaß eingewanderten und im öffentlichen Interesse thätigen Deutschen und die wenigen Elsässer, welche sich rückhaltlos der deutschen Sache angeschlossen haben. » (*Kleine Schriften*, à propos du livre de Spach *Dramatische Bilder aus Stasßburgs Vergangenheit*.)

Le mot de propagande est utilisé par Scherer lui-même, qui accepte, quant à lui, de jouer le rôle de propagandiste. En 1873, il fit une conférence devant le Vogesenklub, association fondée en 1872 par des Allemands, entre autres les bibliothécaires Barack et Euting. Les statuts de l'association incluent une mission scientifique et éducative, qui s'exprime dans son bulletin : *Mitteilungen des Vogesenklubs*, qui bénéficie, comme l'ensemble des activités du club, d'un fort soutien financier. François Igersheim, à qui ces données sont empruntées, signale que « c'est sur ce Club que va se greffer une Société historique littéraire qui veut reprendre l'héritage de la Kulturgeschichte alsacienne ». Et c'est là que nous retrouvons Scherer ; en décembre 1873, il tient devant la section strasbourgeoise du Vogesenklub une conférence sur le Wasigenstein, un château en ruine des Vosges du nord, qui deviendra un but de randonnée classique. Sa conférence, au demeurant fort savante, qui sera publiée dans le bulletin n° 2 des *Mitteilungen* en 1874, développe des aspects pittoresques et anecdotiques de l'histoire de la langue et de la mythologie, centrée sur les Burgondes et les Francs, pour

conclure sur la question rhétorique de l'alliance à conclure, dans le présent, entre les deux peuples successeurs de ces antiques ennemis. Mais la section strasbourgeoise du Vogesenclub était fréquentée principalement par des Allemands, en particulier des universitaires. Les destinataires du message de Scherer n'étaient donc pas les Alsaciens, qui, à son grand regret, font défaut tant dans son entourage professionnel et social que parmi ses auditeurs et, comme on le verra plus loin, parmi ses étudiants. Si la propagande culturelle à laquelle il prêtait sa compétence de philologue et son talent d'orateur ne s'adressait pas aux Alsaciens, elle n'était pas pour autant sans rapport avec la construction de l'espace culturel allemand dans le Reichsland. De la même façon que l'université de Strasbourg était censée servir de modèle de modernité aux universités du Reich, la qualité des manifestations culturelles proposées à cette périphérie est destinée à agir comme modèle dans l'ensemble du Reich.

L'activité du germaniste moderne qu'est Wilhelm Scherer sort ainsi du cadre universitaire pour apporter la contribution de la germanistique à la constitution de l'espace culturel allemand du Reichsland. Les autorités allemandes à Strasbourg et à Berlin considéraient son action au service de la mission nationale comme efficace, ce qui d'ailleurs lui valut de ne pas pouvoir quitter l'université de Strasbourg, qui finalement ne suffisait pas à son ambition, dès 1875 pour celle de Berlin. On ne lui donnera l'exeat qu'en 1877.

III.

Un des facteurs de son succès auprès des autorités de tutelle, et un des fondements de sa réputation jusqu'à nos jours est le séminaire de germanistique. Curieusement, les sources sur ce séminaire toujours cité comme un des fleurons de la KWU ne sont pas nombreuses. Uwe Mewes, qui a publié une étude des séminaires de germanistique (cf. bibliographie ci-dessous), signale ne pas avoir trouvé les statuts de celui de Strasbourg dans les différents fonds consultés. On se fonde généralement, pour évoquer ce séminaire de façon élogieuse, sur les écrits des anciens Strasbourgeois allemands, les Altdeutsche, et sur ceux des Alsaciens qui ont fait le choix de rester en Allemagne après 1918. Ils publient en 1934, sous les auspices du Wissenschaftliches Institut der Elsass-Lothringer im Reich, qui est rattaché à l'université de Francfort sur le Main, un ouvrage intitulé *Wissenschaft, Kunst und Literatur in Elsass-Lothringen 1871-1918*, sous la direction de Georg Wolfram, jusqu'en 1918 directeur de la bibliothèque (Universitäts- und Landesbibliothek zu Straßburg). Ludwig Dehio, un des auteurs de cette publication, affirme à propos des séminaires et des instituts allemands qu'ils dépassaient en nombre et en équipement ce que les plus grandes universités de l'époque pouvaient offrir (« die an Zahl wie Ausstattung alles übertrafen, was die größten Universitäten

damals zu bieten vermochten») et à propos de Stasbourg il affirme : « Aber unbestritten bleibt Straßburgs Ruhm in dieser Beziehung ». « Unbestritten », indiscutable, soit, mais encore ? Pour plus de précision, nous ferons référence à deux documents, dont le premier, un rapport de Scherer au curateur de l'université Ledderhose du 25 mai 1874, est bien connu du cercle des chercheurs qui travaillent sur l'université de Strasbourg, ou sur l'histoire de la germanistique. Ce « Bericht über das Seminar für deutsche Philologie in Straßburg während der drei ersten Semester seines Bestehens », est publié par Mirko Nottscheid et Hans-Harald Müller : *Wilhelm Scherer. Briefe und Dokumente aus den Jahren 1853 bis 1866*. Le second document, qui appartient au fonds du Geheimes Staatsarchiv – Preussischer Kulturbesitz, a été publié par Uwe Mewes. C'est un mémorandum adressé le 9 avril 1884 par Scherer au ministère de Prusse dont il relevait (Ministerium der geistlichen, Unterrichts- und Medicinischen Angelegenheiten) au sujet de l'achat de la bibliothèque de Karl Müllenhoff, qu'il voulait acquérir comme fonds documentaire pour le séminaire de germanistique qui allait être fondé à Berlin. Si ce document concerne Berlin, Scherer y fait constamment référence à son séminaire à Strasbourg, en guise d'argument pour obtenir de sa tutelle le financement du séminaire à Berlin et d'un fonds documentaire adapté. Le leitmotiv est double : Strasbourg est un modèle, qui a été suivi par les autres universités ; il appuie sur ce socle le deuxième niveau de l'argument : si même Strasbourg a pu avoir un séminaire de germanistique avec sa bibliothèque propre, à plus forte raison Berlin doit se doter de ces équipements. C'est pour les informations qu'il fournit sur le séminaire de Strasbourg qu'il est ici fait référence à ce document.

Le caractère novateur du séminaire de Strasbourg ne tient pas au principe du séminaire, c'est-à-dire au travail collectif, fondé sur une collaboration étroite entre professeur et étudiants. Cette institution a été créée pour répondre aux besoins de la formation des enseignants de lycée, ce qui oriente les contenus et les méthodes ; le principe du séminaire a été inventée ailleurs, et l'université de Strasbourg n'est pas la première à en abriter un. Son originalité et sa réputation tiennent au fait qu'il est dédoublé, en une section de philologie ancienne et une de philologie moderne, qui a pour objet la littérature moderne jusqu'à Goethe. Cette section fait l'objet de l'attention particulière de Scherer ; c'est pour les étudiants alsaciens qu'il a ouvert cette section, ce qu'il justifie ainsi dans son rapport de 1874 : « Ich glaubte dass die Elsässer für die moderne deutsche Literatur leichter zu gewinnen wären als für die ältere. »

Mais en fait de littérature moderne, on apprend que, s'il put mettre Lessing au programme, il dut d'abord s'en tenir là, la documentation disponible à Strasbourg ne remplissant pas les conditions d'un travail efficace, répondant aux critères scientifiques : les œuvres de la

littérature moderne, y compris une édition des œuvres complètes de Goethe, manquaient tant à la bibliothèque universitaire que dans celle du séminaire. Il n'est pas étonnant dans ces conditions que les travaux des étudiants de Scherer, qu'il publie dans la collection qu'il a lancée avec son collègue ten Brink à Strasbourg, *Quellen und Forschungen zur Sprach— und Culturgeschichte der germanischen Völker*, ne concernent que des sujets antérieurs au XIVe siècle. Un des objectifs de Scherer à Strasbourg jusqu'en 1877 fut donc d'enrichir le fonds documentaire du séminaire pour l'adapter à son objectif. Le succès de l'opération semble avéré, au vu des chiffres de la dotation, qui passe de 562, 5 M. en 1872 à 750 M. en 1873 et à 1500 M. en 1874. Comme le montre Uwe Mewes, cette dotation dépassait celle de tous les séminaires de germanistique en Prusse.

Il n'en reste pas moins qu'en 1874, Scherer constate les limites mises à son programme scientifique de littérature moderne par les ressources documentaires de Strasbourg, dont l'orientation ne soutenait pas la sienne. La prégnance, dans l'espace intellectuel strasbourgeois, des études philologiques médiévales et anciennes, et la relative lenteur de l'évolution des fonds documentaires vers la littérature moderne, n'étaient pas de nature à favoriser l'entreprise moderniste de Scherer, mais il sut tirer habilement parti de cette situation, ce dont son successeur Erich Schmidt profita finalement plus que lui, tant à Strasbourg qu'à Berlin.

Il est significatif que la partie « moderne » ait été destinée au public alsacien, qui déçut Scherer par son peu de curiosité pour l'offre de formation au séminaire, puisqu'en 1874 aucun Alsacien n'y participait. Il attribuait ce manque d'intérêt à la différence de méthode avec les méthodes françaises, puisque les Alsaciens étaient encore issus, dans ce années-là, du système français, et au petit nombre d'Alsaciens qui se tournaient vers l'enseignement de l'allemand. Quand Scherer évoque en termes élogieux de « l'esprit remarquable » des étudiants strasbourgeois, avec qui il avait eu plaisir à travailler, il ne s'agit pas des Alsaciens, dont il considère désintéressé comme un échec personnel.

Conclusion

Scherer meurt en 1886, à 45 ans, alors que tout lui réussit et qu'il est devenu le grand homme des études germaniques. A côté des nombreux articles nécrologiques qui célèbrent ses mérites figure un livre de Victor Basch, publié à Nancy en 1889. Basch fait partie des germanistes français de la première heure, avec une thèse soutenue en 1897 sur l'esthétique de Kant et une thèse latine sur Schiller. Il était au moment de la rédaction de ce livre sur Scherer,

dédié à Ernest Lichtenberger (professeur à la faculté des lettres de Paris), maître de conférences de langue et littérature allemande à la faculté des lettres de Nancy.

Le germaniste français évoque la vie et l'œuvre de Scherer, qu'il met en perspective avec l'histoire de la pensée allemande depuis Herder, en mettant en exergue le charisme du personnage : « Scherer veut porter les études germaniques au grand jour ; il convoque la nation entière à feuilleter avec lui les annales de son passé et à y puiser de fortes leçons et de nobles exemples. » Cette volonté de « porter sa discipline au grand jour » est une des sources de la réputation internationale de Wilhelm Scherer, et justifie la pérennité de son statut de « père » de la germanistique allemande. Du fait de son séjour à Strasbourg, une partie de sa gloire rejaillit sur la germanistique de la KWU.

Nous citerons pour finir un point de vue critique sur l'université de Strasbourg, qui détonne par rapport aux propos élogieux à son sujet et relativise son rôle, vu de Berlin. Ce point de vue est exprimé par l'historien Theodor Mommsen, qui avait été fortement sollicité pour prendre une chaire à Strasbourg, ce qu'il refusa pour des questions financières, semble-t-il. Scherer et Mommsen eurent une correspondance, en partie publiée, qui porte pour l'essentiel sur des questions de carrière, l'élection de Scherer à la Preussische Akademie der Wissenschaften par exemple. Scherer demande conseil à Mommsen au sujet de la chaire qu'on lui offre à Berlin, qu'il hésite à accepter en raison de l'insuffisance du traitement : il avait réclamé 12 000 M., ce que le ministère des finances de Prusse, qui ne lui accordait que les 9600 M. qu'il percevait à Strasbourg, refusait de déboursier. Mommsen lui répond qu'il ne peut pas faire prévaloir ces questions matérielles, alors que le devoir patriotique et sa réputation scientifique l'appellent à la capitale. Il utilise l'argumentation suivante, dans laquelle la réussite de la stratégie d'intégration du Reichsland dans l'espace culturel allemand semble loin d'être acquise :

« Sie können doch unmöglich die Absicht haben Ihre besten Jahre in einer Stadt zuzubringen, die bei unsern Lebzeiten nie ein Brennpunkt deutscher Cultur werden wird, die tief unter Köln und Berlin und Hamburg steht, deren moralische Eroberung ganz gewiß nicht von den dortigen Kathedern aus gemacht wird. Sie gehören Ihrem ganzen Wesen nach in eine Metropole, und da Sie den tapferen Entschluß gefaßt haben Wien zu verlassen und völlig ein Deutscher zu bleiben, so gehören sie zu uns, gehören nach Berlin. »

Dans la perspective de 1877, le modèle culturel qui devait intégrer le Reichsland à l'espace culturel du Reich paraissait donc avoir échoué, un constat désabusé qui concorde avec le sentiment de Scherer lui-même, d'avoir échoué à intéresser les Alsaciens. En revanche,

l'incidence de l'épisode strasbourgeois de la carrière de Scherer sur la germanistique allemande témoigne de l'apport de la périphérie à la constitution de l'espace culturel du Reich.

Ouvrages cités de Wilhelm Scherer

Vorträge und Aufsätze in Deutschland und Österreich. Berlin : Weidmannsche Buchhandlung, 1874.

Kleine Schriften zur neueren Litteratur, Kunst und Zeitgeschichte. Hrsg. : Erich Schmidt. Berlin : Weidmannsche Buchhandlung, 1893.

Quellen und Forschungen zur Sprach- und Culturgeschichte der germanischen Völker, herausgegeben von Berhard ten Brink, Wilhelm Scherer, Elias Steinmeyer. Strassburg : Karl J. Trübner.

Recensionen und Aufsätze. (volume de tirés à part reliés, pagination et sommaire manuscrits, offert par Wilhelm Scherer à la bibliothèque du séminaire ; contient Mittheilungen aus dem Vogesenclub, n° 2, 1. April 1874 : Der Wasigenstein in der Sage).

Correspondance et documents publiés (classement chronologique d'après l'année de parution)

Briefwechsel zwischen Karl Müllenhoff und Wilhelm Scherer. Im Auftrag der preußischen Akademie der Wissenschaften. Berlin, Leipzig : Walter de Gruyter, 1937.

Wilhelm Scherer –Erich Schmidt. Briefwechsel. Mit einer Bibliographie der Schriften von Erich Schmidt, herausgegeben von Werner Richter und Eberhart Lämmert. Berlin : Erich Schmidt Verlag, 1963.

Jürgen Sternsdorff : Wissenschaftskonstitution und Reichsgründung. Die Entwicklung der Germanistik bei Wilhelm Scherer. Eine Biographie nach unveröffentlichten Quellen.

Frankfurt a. M., etc. : Peter Lang, 1979.

Mirko Nottscheid & Hans-Harald Müller (Hrsg.) : Wilhelm Scherer. Briefe und Dokumente aus den Jahren 1853 bis 1886. Göttingen : Wallstein (Marbacher Wissenschaftsgeschichte, Bd. 5), 2005.

Bibliographie

John E. Craig : Scholarship and Nation Building. The Universities of Strasbourg and Alsatian Society 1870-1939. Chicago : The University of Chicago Press, 1984.

Deutsche Vierteljahresschrift für Literaturwissenschaft und Geisteswissenschaft, 1987, vol. 61, Sonderheft : « Von der gelehrten zur disziplinären Gemeinschaft. » Hrsg. : Jürgen Fohrmann & Wilhelm Vosskamp

Internationales Germanistenlexikon 1800-1950. Hrsg. : Christoph König. Berlin : Walter de Gruyter, 2003.

Jürgen Fohrmann & Wilhelm Vosskamp (Hrsg.) : Wissenschaft und Nation. Zur Entstehungsgeschichte der deutschen Literaturwissenschaft. München : Wilhelm Fink, 1991.

Jürgen Fohrmann & Wilhelm Vosskamp (Hrsg.) : Wissenschaftsgeschichte der Germanistik im 19. Jahrhundert. Stuttgart u. Weimar : J. B. Metzler, 1994.

Johannes Janota (Hrsg.) : Eine Wissenschaft etabliert sich : 1810-1870. Tübingen : Max Niemeyer, 1980.

Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne, éd. par la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace.

Revue internationale de l'enseignement, 1884, vol. VIII : Camille Jullian : Notes sur les séminaires historiques et philologiques des universités allemandes, pp. 289-310.

Klaus Weimar : Geschichte der deutschen Literaturwissenschaft bis zum Ende des 19. Jahrhunderts. München : W. Fink, 1989.